Machiavel et son mystère : un dialogue avec Metin Arditi

Autor(en): **Costa, Giacomo**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy**

Band (Jahr): **59 (2000)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Studia philosophica 59/2000

Rezensionsabhandlung / Etude critique

GIACOMO COSTA

Machiavel et son mystère
Un dialogue avec Metin Arditi

According to Arditi, even those writers who show a better understanding of Machiavelli's thought are disturbed by it. This can be ascribed to the lingering conviction that «some of the basic rules of Christian thought are overridden» in Machiavelli. Arditi, in contrast, contends that Christian ethics and Machiavelli are compatible and complementary, rather than at odds with each other. His arguments, though stimulating, however turn out to be unpersuasive. The opposition persists, as does the problem of finding limits to the dangers of barbaric regressions which are inherent to political action. Politics remains a major challenge to ethics, Christian or secular.

1. Introduction

Y a-t-il un « mystère Machiavel » ? Certes ce petit chef d'œuvre qu'est *Le Prince* a fait l'objet d'une réaction unanime qui se poursuit au fil des siècles ; comme M. Arditi nous le rappelle dans son dernier livre, Machiavel a été vu comme un maître dangereux et pervers – même diabolique – d'immoralisme politique.[1] Mais le mystère, nous dit l'auteur, n'est pas là. Ce qui est bien plus surprenant, c'est que même des gens comme R. Aron, B. Croce ou I. Berlin, qui paraissent pourtant avoir compris et apprécié sa pensée dans toute son audace et originalité, ne cachent finalement pas leur trouble, leurs hésitations.[2] Pourquoi hésitent-ils, se demande l'auteur ?

A vrai dire, les expressions d'hésitation chez ces écrivains ne son pas aussi explicites que M. Arditi semble le croire. Pour Croce, « le pro-

1 M. ARDITI, *Le mystère Machiavel,* Carouge-Gèneve, Editions Zoé, 1999, p. 12 & 84–85.

2 *Ibid.*, p. 12–13 & 86–87.

blème de Machiavel » est de conjuguer la politique, dont Machiavel aurait montré l'autonomie, avec la morale : un problème constituant une difficulté philosophique majeure, qu'il croit avoir résolu par le moyen de sa logique dialectique « de l'unité des distincts ». Hélas, tous ne peuvent pas s'élever à ce niveau spéculatif vertigineux, dont seulement quelques écrivains de l'école napolitaine – G. B. Vico, L. De Sanctis – avaient été capables avant que Croce lui-même ne donne, finalement, la solution complète. C'est pourquoi, pense Croce, « la questione forse non si chiuderà mai ». En ce qui le concerne, la question est pourtant bien close ! La multiplicité des interprétations ne serait qu'une preuve de la difficulté du problème fondamental.[3]

Pour Berlin, le problème est, du moins d'abord, d'expliquer cette multiplicité d'interprétations, qui est d'autant plus surprenante que les écrits de Machiavel sont d'une clarté et d'une concision reconnues par tous ses interprètes. Dans son long essai,[4] Berlin aborde cette multiplicité en proposant une nouvelle interprétation de la pensée de Machiavel : l'originalité du *Prince* consisterait dans le fait d'avoir montré que l'univers moral occidental n'était plus unique et cohérent : cela serait la « blessure » dont parlait Meinecke.[5] Or le constat qu'il y a des systèmes différents de valeurs ultimes peut être douloureux, mais ce n'est pas Berlin qui hésite à cet égard. Au contraire, il semble assez satisfait d'avoir trouvé sa nouvelle interprétation : ce que l'on peut voir aussi du fait qu'il oublie de revenir à sa tâche initiale, l'explication du grand nombre des autres interprétations ...

Quant à Raymond Aron, dans son admirable préface à l'édition Poche du *Prince,* il n'avoue aucune hésitation non plus, mais il introduit l'expression « mystère » pour l'ensemble suivant de questions d'interprétation : « Que voulait dire Machiavel ? A qui voulait-il donner des leçons, aux rois ou aux peuples ? De quel coté se plaçait-il ? Du coté des tyrans ou des républicains ? Ou ni de l'un ni de l'autre ? »[6] Il semblerait dès lors que la prémisse de fait de M. Arditi n'existe pas. Le « mystère »

3 B. CROCE, « La questione del Machiavelli », in *Quaderni della Critica,* n. 14, juillet 1949. (La citation de M. Arditi à la p. 103 n'est pas tout à fait exacte).

4 I. BERLIN, « L'originalité de Machiavel », dans *A contre-courant ; essais sur l'histoire des idées,* Paris, Albin Michel, 1988.

5 Comme on le sait, M. Weber exprime cela en parlant d'un « polythéisme des valeurs ». I. Berlin ne le cite pas, mais il est clair que d'après lui Machiavel est un prédécesseur de M. Weber.

6 Bien entendu M. Aron va s'occuper de toutes ces questions dans la suite de son article.

dans son sens ne serait qu'un artifice rhétorique – tout à fait légitime – pour amorcer son discours. Car le trouble qu'il croit saisir chez les penseurs politiques les plus éclairés et favorablement disposés ne serait finalement, d'après son argument, que l'effet d'une histoire qui se répète. Il ne s'agirait en effet que de ce même trouble que l'on découvre à la base des réactions scandalisées d'un Innocent Gentillet et des nombreux bigots qui l'ont suivi dans les siècles, à savoir la conviction « qu'il y a bien chez Machiavel viol des règles fondatrices de la pensée chrétienne ».[7]

Or, selon le propos de M. Arditi, (a) une lecture sans préjugés du *Prince* montrerait qu'il y a un élément chrétien chez Machiavel, et (b) une lecture nouvelle et serrée du Nouveau Testament révélerait un souci d'efficacité de l'action qui échappe à toute interprétation pieuse.[8] Les « hésitations et troubles » n'auraient alors aucune raison de subsister, car entre Machiavel et l'éthique chrétienne il y aurait compatibilité et complémentarité et non opposition.[9] Enfin, (c) seul un diagnostic psychanalytique pourrait expliquer leur permanence, sans pour autant les dissoudre nécessairement.[10]

Il ne nous reste qu'à suivre l'auteur dans cette démarche, sans doute tout aussi intéressante que peu conventionnelle.

2. Le christianisme de Machiavel

Comme M. Arditi nous le rappelle,[11] Machiavel n'a jamais écrit « la fin justifie les moyens », mais bien plutôt : « Quand il s'agit de juger les actions des hommes, et spécialement des princes qui n'autorisent aucun tribunal d'appel, on ne considère pas les moyens, mais la fin. » Selon l'auteur, la charge d'immoralisme à laquelle est exposée la version apo-

7 M. ARDITI, *op. cit.*, p. 17. Le *Prince* est-il toujours à l'Index de l'Eglise Catholique ? L'on avait pensé que non, parce que « la dernière édition de l'Index (de 1900) ne porte plus le nom de Machiavel ». Mais M. Arditi, dubitatif, a voulu aller au fond de la question, en écrivant personnellement à la Bibliothèque du Vatican. La réponse à sa demande, qu'il nous donne avec une satisfaction compréhensible (p. 85–86), est à la fois implacable et amusante : « De cet Index avaient été éliminés tous les ouvrages condamnés avant 1600, ce qui ne voulait pas dire que la lecture en était désormais permise. »

8 *Ibid.*, p. 20.

9 *Ibid.*, p. 21.

10 *Ibid.*

11 *Ibid.*, p. 91.

cryphe de la devise ne saurait être dressée contre la version authentique, tout particulièrement si on considère l'exhortation qui suit immédiatement : « Qu'un prince choisisse donc celle-ci : la conquête et la préservation de l'Etat. »[12] Et cela parce que la préservation de l'Etat (sinon sa conquête) serait « pour le bien de tous »[13] ou « pour le bonheur du plus grand nombre »[14]. Pourtant, cet argument semblerait invoquer la devise en question, et cela, quelle qu'en soit la version retenue ; d'autre part, l'auteur n'hésite pas ailleurs à attribuer à Machiavel la version « apocryphe » de la devise.[15] Il semblerait donc qu'il y ait, après tout, une opposition entre le christianisme et Machiavel, du moins si l'on accepte l'idée reçue que dans le christianisme la bonté de la fin n'est pas toujours suffisante pour justifier l'action.

Selon M. Arditi, il y a une ressemblance étroite entre l'amour chrétien et la relation qui lie le Prince à ses sujets. Plus exactement, l'auteur semble soutenir qu'il y aurait une analogie entre l'amour du Sauveur pour les hommes et l'amour du Prince pour ses sujets. Comme Jésus, le Prince connaît les limitations éthiques des hommes et, malgré cela, il est prêt à leur faire confiance. Comme Jésus, sa dévotion à leur égard est absolue, jusqu'au sacrifice de son âme pour les sauver.

On pourrait objecter à cela que, de toute évidence, le Sauveur s'est sacrifié lui-même, non son âme, pour sauver les hommes. Ce Caïphe qui confie Jésus à Pilate parce qu'« il est mieux qu'un seul homme périsse pour le peuple »[16] semblerait plus proche du Prince que Jésus, la victime innocente d'un calcul politique pourtant en soi incontestable. Toutefois, même Caïphe n'est pas très proche du Prince. Il est vrai que la raison d'Etat est un développement de la pensée de Machiavel. Mais le Prince n'est pas un froid raisonneur politique. Il est plutôt audacieux et passionné dans sa détermination. Dès lors, on pourrait plutôt songer à Moïse qui, après tout, est le principal prédécesseur de Jésus dans la ligne des grands prophètes hébraïques. Or Moïse peut être très passionné. Comme l'on peut lire dans l'*Exode,* il n'hésite pas à ordonner aux Lévites, au nom de Dieu, de massacrer ceux d'entre les Israélites qui ont

12 La citation se trouve à la p. 91 de l'ouvrage de M. Arditi et à la p. 94 du texte original (éd. du Livre de Poche, Paris, 1983). Dans la citation de M. Arditi, la « conquête » est tombée.

13 M. ARDITI, p. 23.

14 *Ibid.*, p. 29.

15 *Ibid.*, p. 42.

16 JEAN, 18 : 14.

adoré le Veau d'or.[17] Machiavel ne manque pas au rendez-vous : dans ses *Discours*[18] il observe avec approbation

> « Qui lit la Bible attentivement verra que Moïse fut contraint, pour faire observer ses institutions et ses lois, de faire mourir un grand nombre d'hommes [...] Jérôme Savonarole était parfaitement conscient de cette nécessité ».

Quant à S. Augustin, il nous offre ce commentaire du même passage :

> « Quand le bien et le mal accomplissent les mêmes actions et subissent les mêmes afflictions, on ne doit pas les distinguer à raison de ce qu'ils font ou qu'ils subissent, mais sur la base de leurs motifs. Par exemple, Pharaon accabla le peuple de Dieu d'un dur esclavage ; Moïse affligea ce même peuple par des punitions sévères. Leurs actions étaient semblables, mais en ce qui concerne le bien du peuple le motif était différent : l'un était poussé par la volonté de pouvoir, l'autre enflammé par l'amour ».[19]

Un commentaire, on en conviendra, bien plus affreux que celui de Machiavel.[20]

Mais Jésus, lui, il n'a pas ordonné de massacre, et son amour n'a pas été celui de Moïse ou d'Augustin ou de Savonarole.

La qualité de la relation du Prince à ses sujets (« amour ») résulterait du fait que Machiavel pose des limitations étroites au recours à la violence et à la ruse de la part du Prince : il ne pourra adopter ces moyens que si ses sujets l'acceptent.[21] Mais d'un côté le consentement des sujets n'est pas suffisant, selon l'éthique chrétienne, pour justifier une action du Prince ; de l'autre côté, ces limitations sont assez labiles, puisque c'est toujours au Prince de décider quand elles s'appliquent et même si elles s'appliquent.[22]

Il semblerait que M. Arditi n'ait pas réussi à trouver l'élément chrétien dans Machiavel. Mais il vaut la peine de citer une autre de ses tentatives :

> « Aimer les démunis, comme le dictent les Béatitudes, voilà qui est indispensable. Mais si l'on estime de son devoir de les aider à se nourrir, se vêtir, se couvrir, à vivre dans la paix et dans la dignité, quitte pour cela à prendre sur soi la

17 *Exode,* 32 : 25–29.
18 N. MACHIAVELLI, *Discours sur la première décade de Tite-Live,* in : *Œuvres,* trad. C. Ber, Paris, Laffont, 1996, p. 434.
19 Cette pensée d'Augustin se trouve dans son Epître 93.
20 Même si M. Arditi ne cite pas *Exode* 32 : 25–29 ou le commentaire qu'en fait Augustin, on peut bien voir, à la lumière des ces textes, la pertinence de sa question (p. 17) : « Qu'est-ce qu'être chrétien ? »
21 M. ARDITI, p. 29–30.
22 Comme M. Arditi le précise lui-même, dans un autre contexte (p. 83).

charge d'une inévitable transgression, est-ce mal ? Vers qui le démuni portera-t-il davantage son affection, vers celui qui pour lui priera, ou vers celui qui pour son bien être sera prêt à perdre son âme ? »[23]

Il est vrai que l'amour chrétien impose des responsabilités : il faut chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et cela implique, par exemple, que l'on pratique les « œuvres de miséricorde », non qu'on se lance à la conquête d'un principat...

3. La « vertu » de Machiavel

Plutôt qu'au christianisme de Machiavel, c'est peut-être à son classicisme qu'il faudrait avoir recours si l'on voulait trouver chez lui des limitations intrinsèques à l'action politique du Prince. Car, comme M. Arditi nous le rappelle,[24] l'ancienne « virtus » est la qualité d'un homme civilisé. Mais là aussi, notre espoir va être déçu. Dans le chapitre VIII *(De ceux qui par scélératesse sont parvenus au principat),* Machiavel raconte la façon dont « Agathocle de Sicile se fit roi de Syracuse ». A côté de beaucoup d'« industrie », d'habileté diplomatique et militaire, ainsi que de courage, elle inclut l'action suivante :

« Un matin, Agathocle assembla le peuple et le Sénat de Syracuse, comme s'il avait voulu délibérer avec eux des affaires de la République, et, sur un geste de lui, ses soldats massacrèrent tous les sénateurs et les plus riches plébéiens. Après leur disparition, il occupa et garda le pouvoir dans cette ville sans aucune contestation. »[25]

Voici le commentaire de Machiavel :

« On ne peut plus appeler vertu le fait de tuer ses concitoyens, de trahir ses amis, de n'avoir ni respect de sa parole, ni pitié, ni religion ; ce sont là des moyens qui peuvent procurer le pouvoir, mais non la gloire. Si l'on considère le courage d'Agathocle en face du danger, sa constance à soutenir et à surmonter les adversités, certes on ne le juge pas inférieur aux meilleurs capitaines ; cependant, sa cruauté bestiale, ses crimes sans nombre, ne permettent point de le célébrer comme un grand homme. »[26]

Comme tout lecteur du *Prince* le sait, la « vertu » et la « gloire » ne sont pas refusées, pourtant, au duc de Valentinois. Selon M. Arditi, la raison en pourrait être qu'Agathocle s'aime lui-même plus qu'il n'aime

23 M. ARDITI, p. 30.
24 *Ibid.*, p. 57–58.
25 *Le Prince*, p. 44.
26 *Ibid.*, p. 45.

ses sujets, alors que César Borgia s'aimerait moins qu'eux.[27] Une opinion, à vrai dire, peu convaincante, car on ne sait pas trop par lequel des deux il serait préférable de se faire aimer ! On pourrait, naturellement, interpréter l'« amour » dont parle M. Arditi d'une façon ... plus machiavélique. On pourrait soutenir que le but de César Borgia était plus constructif que celui d'Agathocle. Ou que le résultat de son initiative aurait pu être plus constructif. Mais sur ce terrain aussi, c'est Agathocle qui l'emporte : parce qu'Agathocle, lui, ne s'est pas seulement emparé de Syracuse : il a aussi libéré la Sicile des Carthaginois !

4. L'efficacité dans les Evangiles

Il y a un élément héroïque dans l'éthique chrétienne. Machiavel en était parfaitement conscient quand il observait que l'éthique chrétienne est favorable à des formes admirables d'endurance, non d'action.[28] M. Arditi cite, à ce propos, le verset suivant du Sermon de la Montagne : « Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense allez-vous en avoir ? »[29] La seule réciprocité ne suffit pas, dit Jésus, il faut aimer ses ennemis aussi. C'est le chemin à suivre pour devenir parfait comme le Père céleste est parfait. Et la perfection de Dieu, selon le christianisme comme selon son parent, le judaïsme, c'est sa miséricorde. Ce chemin est très difficile à suivre, et quelquefois difficile aussi à discerner : ne nous demande-t-il pas de renoncer à tout effort d'autodéfense, d'autopréservation ? N'y a-t-il pas quelque chose de morbide dans le choix du martyre ? Quelle est la vertu sociale la plus proche de la miséricorde ? Ce n'est pas sur ces questions que se penche M. Arditi. Voici son commentaire : « A mes yeux, ces mots sous-tendent toute la pensée chrétienne, nous portent même un message plus large : l'ambition est un devoir, et nos plus belles entreprises sont celles qui nous dépassent. »[30] Mais l'auteur exprime ici un sentiment classique, non chrétien. Il peut bien approuver l'éthique de l'action mémorable, admirable éthique, dont Ma-

27 A vrai dire, M. Arditi ne fait pas explicitement la comparaison entre Agathocle et César Borgia. Curieusement, il n'évoque jamais le second, un personnage qui a été appelé l'« exécrable héros » du *Prince*. D'Agathocle (p. 42) il dit qu'il a « interverti les priorités : le prince est au service de la multitude, et non le contraire ».

28 « Si notre régime exige que nous ayons de la force c'est plutôt celle qui fait supporter les maux que celle qui porte aux grandes actions » (*Discours*, III, 2).

29 MATTHIEU 5 : 46. M. ARDITI, p. 104, le donne comme MATTHIEU 5 : 44.

30 ARDITI, p. 55.

chiavel donne une version moderne extrême et influente. La tirer du Sermon de la Montagne, en revanche, est difficile. Jusqu'à quel point ce l'est, M. Arditi aurait eu une opportunité de le deviner à partir de l'épisode que voici – et qu'il nous raconte d'ailleurs avec une grâce parfaite :

> « En octobre de l'année 1997, le Pape Jean-Paul II a proclamé une Carmélite française, Thérèse de Lisieux, ‹ Docteur de l'Eglise ›. La jeune Thérèse Martin est morte de tuberculose à l'âge de vingt-quatre ans. A la question de savoir ce qu'elle a fait en si peu de temps pour mériter de recevoir une distinction réservée aux plus hauts représentants du savoir théologique, la prieure du Carmel du Pasquier, interrogée par la Presse, s'est joyeusement exclamée : ‹ Rien ! › »

M. Arditi n'a pas aimé ce trait : « Que l'Eglise béatifie un mystique ne me choque pas. Mais ce ‹ Rien › joyeux me dérange », écrit-il.[31]

5. La psychanalyse du lecteur – et du Prince

Si on ne peut pas accorder à M. Arditi qu'un « mystère Machiavel » existe, ou qu'il n'y ait pas d'explication rationnelle du mystère, on peut néanmoins le suivre avec intérêt dans son esquisse d'une explication psychologique, ou psychanalytique, du dit mystère. Pour finir, l'explication du mystère consiste dans une psychanalyse du lecteur. Le résultat de cette analyse est facile et tout à fait prévisible : il s'agirait d'un cas de résistance.[32] Mais l'auteur propose l'idée intéressante et peut-être originale que, pour analyser le lecteur du *Prince,* il faut préalablement analyser le Prince.[33] Pourquoi le lecteur ne veut-il pas être le Prince ?

> « Il y a le moi, l'agent défensif [...], le ça, notre réservoir d'énergie psychique, de plaisir et de libido. Enfin il y a le Surmoi, notre conscience morale. Sur l'équilibre de ce ménage à trois se fonde notre bonheur.
>
> C'est par son dialogue exclusif avec le Surmoi que la pensée machiavélienne fait voler cet équilibre en éclats. Le prince est asservi par le renoncement, tout n'est plus qu'ordre, règle et exigence, il n'y en a plus, si j'ose dire, que pour le Surmoi, le moi et le ça sont annexés, phagocytés, méprisés. [...] Le déséquilibre qui en résulte est vertigineux. La situation est invivable, inhumaine. [...] Ce n'est pas d'un déficit éthique que souffre la pensée machiavélienne. Son problème est inverse : elle en est au contraire trop chargée ».

Si le héros du *Prince* était Marc Aurèle et non César Borgia, on pourrait mieux comprendre. Il y a pourtant une analogie indéniable en-

31 *Ibid.*, p. 75.
32 *Ibid.*, p. 90–91.
33 *Ibid.*, p. 89–93.

tre la domination du Surmoi, et celle de la raison d'Etat. Mais le Prince machiavelien n'est pas une figure de la logique pure du pouvoir: la souplesse, la dextérité, la capacité d'improvisation et même de changer nature, qui aident le Prince dans sa lutte avec la Fortune et ses efforts de la plier à ses désirs, résultent d'une remarquable fluidité et puissance instinctuelle.[34] Ce qui pourrait être confirmé, par ailleurs, par l'image du Prince comme demi-homme, demi-bête féroce (lion et renard) que Machiavel propose de substituer à celle, trop pacifique pour lui évidemment, du centaure Chiron, l'ancien maître des princes.[35] Le diagnostic, dès lors, pourrait-il être que le lecteur ne veux pas s'identifier au Prince, parce qu'il craint de se retrouver ... bête à part entière ?

6. Conclusions

Il y a deux parties distinctes dans la pensée de Machiavel. La première, et la plus importante, est la thèse que (i) dans l'exercice du pouvoir politique, l'observance des règles morales – chrétiennes et païennes – peut se révéler désastreuse; elle condamne à l'inefficacité et par conséquent est en général impossible. La seconde est sa théorie du bien: (ii) le bien suprême, c'est d'avoir une patrie, et les actions les plus louables sont celles qui aboutissent à l'établissement d'un Etat puissant et respecté.

Or M. Arditi ne discute pas (i). Il nous propose une nouvelle évaluation de (ii). Son livre est consacré à proposer des arguments qui devraient montrer qu'il n'y a pas un véritable contraste entre l'éthique chrétienne et l'éthique de la gloire de Machiavel.[36] Ses conclusions à cet égard ne sont pas toujours convaincantes, comme nous l'avons vu ci-dessus, mais l'exercice de comparaison systématique qu'il nous a proposé s'est révélé très stimulant et il vaudra bien la peine de le développer. C'est (i), pourtant, qui pose les problèmes les plus profonds, spécialement à ceux pour qui l'éthique de la gloire n'exerce pas la moindre attraction ! En fait, le défi le plus poignant fait à l'éthique chrétienne – et à l'éthique tout court – n'est pas posé par (ii), mais par (i): parce que (i) implique que la vie civilisée, et donc la possibilité de pratiquer toute éthique, y compris la chrétienne, dépend de l'activité des

34 Peut-être c'est chez le Capitaliste wébérien, plutôt que chez le Prince machiavelien, que l'on peut trouver la domination absolue du « Surmoi ».

35 *Le Prince,* p. 92–93.

36 Sa thèse est l'opposée presque symétrique de celle avancée par I. Berlin, comme nous l'avons vu.

politiciens, voués comme ils le sont à la violer ... Les belles âmes sont démasquées par Machiavel comme des parasites éthiques du Prince, tout désagréable que cela leur apparaisse. En effet, la question que tout lecteur du Prince est amené à se poser[37] est la suivante : tout en admettant (i), n'y aurait-il pas une éthique politique de second degré pour ainsi dire, l'équivalent politique du droit de guerre, qui servirait à bloquer le danger de régression barbare dont la réalité est si bien illustrée dans *Le Prince* et, malheureusement, plus encore dans l'histoire de notre siècle ? Y a-t-il là une vraie nécessité anthropologique (ou théologique), ou le but de la préservation de la communauté politique peut-il être atteint en contournant le massacre rituel ? Le chrétien reste engagé à espérer que la réponse à la première partie de l'alternative sera « non », et « oui » à la seconde.

37 Comme le fait R. Aron, *loc. cit.*